

WILLIAM REYMOND



MARILYN
LE DERNIER SECRET

Flammarion

ENQUÊTE

Marilyn, le dernier secret

COLLECTION ENQUÊTE

Dans la même collection

- Karim Amellal, *Discriminez-moi*, 2006.
Xavier Audebert, *Les Odieux du stade*, 2007.
Patrick Bonazza, *Les Goinfres*, 2007.
Mathieu Delahousse, *François Besse*, 2006.
William Emmanuel, *Nicolas Sarkozy, la fringale du pouvoir*, 2007.
Marc Fresso, *Le Scandale Eurotunnel*, 2006.
Jérôme Jessel et Patrick Mendelewitsch, *La Face cachée du foot business*, 2007.
Laurent Léger, *Trafics d'armes, enquête sur les marchands de mort*, 2006.
— *Claude Chirac*, 2007.
Jean de Maillard, *Le Rapport censuré*, 2004.
Jacques Massé, *Nos chers criminels de guerre*, 2006.
François Missen, *Le Réseau Carlyle*, 2004.
Fabrice Monti, *La Coke saoudienne*, 2004.
Omar Nasiri, *Au cœur du djihad*, 2006.
William Reymond, *Coca-Cola, l'enquête interdite*, 2006.
— *Toxic. Obésité, malbouffe, maladie, enquête sur les vrais coupables*, 2007.
Véronique Richebois et Benoît Delmas, *L'Histoire secrète d'Endemol*, 2006.
Anne-Marie Rocco, *Serge Dassault*, 2006.
Yvan Stefanovitch, *Bertrand le Magnifique*, enquête au cœur du système Delanoë, 2008.

William Reymond

Marilyn, le dernier secret

Flammarion

DU MÊME AUTEUR

Documents

Dominici non coupable, les assassins retrouvés (préface d'Alain Dominici), Flammarion, 1997, nouvelle édition, Flammarion, 2003.

JFK, autopsie d'un crime d'État, Flammarion, 1998.

Mémoires de profs, Flammarion, 1999.

Mafia S.A., les secrets du crime organisé, Flammarion, 2001.

Bush Land (2000-2004), Flammarion, 2004.

Coca Cola, l'enquête interdite, Flammarion, 2006.

Toxic. Obésité, malbouffe, maladie, enquête sur les vrais coupables, Flammarion, 2007.

Avec Alain Dominici : *Lettre ouverte pour la révision*, Flammarion, 2003.

Avec Billie Sol Estes : *JFK, le dernier témoin*, Flammarion, 2003.

Romans

Rouge lavande, Flammarion, 1999.

Les Cigales de Satan, Flammarion, 2000.

*« Trust none of what you hear
And less of what you see
This is what will be, this is what will be »*

Bruce Springsteen, *Magic*, 2007

PROLOGUE

Bientôt tout serait terminé.
Et c'était plus simple que prévu.
D'abord, fermer les yeux. Puis, lentement, se laisser glisser.
Cesser de s'accrocher. S'oublier. Refuser de résister.
Une dernière fois, offrir au passé l'occasion de la rattraper.
Et pour un instant, un instant seulement, en affronter les démons.
Soutenir ce regard aussi. Ne pas s'en détourner.
Rapidement le mélange chimique commencerait à la submerger. Elle n'aurait pas le temps d'avoir peur.
Tout allait ralentir, se brouiller, s'adoucir et, enfin, s'effacer.
Bientôt, tout serait terminé.
Les illusions, les silences, les confidences et les mensonges.
Une vie.

*

Tout ne pouvait s'achever ainsi. Sans traces.
Il lui fallait s'assurer que rien ne disparaîtrait avec son dernier souffle.
Elle devait parler.
Partager, offrir et avouer.

Marilyn, le dernier secret

Elle devait le faire pour elle, pour lui, et pour la voix qui n'avait jamais cessé de l'habiter.

En fait, ce choix ne lui appartenait pas. Bientôt, il serait trop tard. Les ombres allaient se dérober et les noms disparaître. Dès lors, ses options étaient limitées. Et il n'y avait que lui pour, une fois encore, l'entendre.

Dès leur première rencontre, quelque chose dans la douceur de son regard lui avait inspiré confiance. Peut-être se trompait-elle, mais elle aimait croire qu'il savait l'écouter.

Alors, parce que les minutes possédaient des accents d'éternité, elle se tourna vers la lumière. Vers lui.

Elle avait encore du mal à s'en convaincre, mais le temps était venu.

Après des années à brouiller les pistes, à cultiver l'esquive, à taire la vérité, elle devait enfin confesser son dernier secret.

PREMIÈRE PARTIE

Débuts

1. Encéphalogramme

Je n'ai jamais aimé Marilyn Monroe.

Aucune passion, aucune admiration, aucune question. Ni sur sa vie, et encore moins sur sa mort.

Pas même un émoi d'adolescent à l'évocation de ses courbes.

Encéphalogramme plat.

Je me souviens, en revanche, de la période Marilyn de ma sœur Johanna. D'un poster la représentant, collé sur un des murs de sa chambre, de deux ou trois autres babioles ici ou là. Et puis, forcément, des effluves de *Numéro 5*, le compagnon des nuits sans sommeil de Marilyn. Bien trop présent, bien trop enivrant, le Chanel n'était pas ma tasse de thé non plus.

*

Reste ses films alors.

Avant que l'un de ses fans ne s'offusque de mon ignorance, autant l'avouer d'emblée : je ne pense pas avoir vu l'ensemble de l'œuvre cinématographique de la Blonde. Pis, je n'en suis même pas désolé. Certes, j'y travaille, j'y prends plaisir, mais je considère que rien ne presse.

En fait, en y réfléchissant mieux, à l'évocation de son nom je revois surtout le générique de *La Dernière Séance* sur FR3. Avec les fauteuils rouges, l'ouvreuse aux formes charnues et

Eddy Mitchell présentant *La Rivière sans retour*. Un Schmoll qui semble davantage fasciné par Robert Mitchum à qui il veut ressembler.

Rio Bravo, La Prisonnière du désert, Les Sept Mercenaires... J'ai toujours aimé les westerns, mais... pas celui-là.

Personne ne s'en choquera puisque depuis j'ai appris que Marilyn elle-même ne supportait pas le film d'Otto Preminger.

*

En fait, mon seul souvenir précis d'un film de Marilyn est *Certains l'aiment chaud*. Peut-être parce que je l'ai découvert plus tard. Peut-être parce que j'ai toujours trouvé le titre de la version originale plus efficace que sa traduction littérale.

Some Like It Hot... Presque un slogan publicitaire évoquant l'Amérique des années 1950. Celle qui n'avait pas encore perdu son innocence, qui n'avait pas été violente par l'assassinat de John F. Kennedy, puis par la débâcle vietnamienne. Une Amérique qui sentait bon la vanille de ses *milk-shakes*, qui se reflétait dans les chromes d'une Cadillac, et qui ne confondait pas encore enthousiasme avec despotisme.

Et puis, il y avait Billy Wilder et son sens inné, unique même, de la comédie. De la réplique au cordeau. *Nobody's perfect...* Wilder, un Audiard qui posséderait le sens du tempo. Un amateur de jazz virtuose dans l'art de la mise en scène.

Marilyn dans tout cela ? Un nom de scène aux réminiscences de Cuba d'avant Fidel. Et un ukulélé. Oui, dans *Some Like It Hot*, Sugar Kane grattouille le ukulélé. Seul Wilder pouvait inventer cela. S'offrir l'ultime sex-symbol made in Hollywood et lui glisser entre les doigts le plus ridicule des instruments.

Une ultime image – ou plutôt un dernier magnéto – m'attache à cette œuvre : le son de la voix de Tony Curtis partageant ses souvenirs de tournage. Premier rôle au côté de Jack Lemmon, plus beau gosse que l'autre, il est celui qui succombe aux charmes sucrés de la blonde atomique. L'intrigue ? Peu

Encéphalogramme

importe, le film repose sur l'attente. Celle du baiser entre Tony et Marilyn.

Or tout vient à point à qui sait attendre. Les yeux se ferment, les cous se tendent, les lèvres se touchent. Et ça dure. Et là, sur écran scintillant, Tony fait des millions de jaloux. Des hordes de mâles prêts à se battre pour prendre sa place. Nous sommes en 1959 et Marilyn se trouve au sommet. Chaque geste, chaque apparition publique de la star déclenchent des mouvements de foules. Mais voilà, Norma Jean se refuse à la masse, offrant, en noir et blanc, ses soupirs au beau Curtis.

Et lui ?

*

Lui, il fait la fine bouche. Et les mots qui en sortent sont à la hauteur d'un tournage marqué par les retards, les absences et les trous de mémoire de l'actrice.

« Embrasser Marilyn, lâche-t-il, c'est comme embrasser Hitler. »

Hitler, comme il aurait pu dire Judas.

Il faudra attendre 2001 pour que Tony, né Bernard Schwartz, revienne sur ces propos. Marilyn ? Hitler ? Jamais, au grand jamais, lui, le fier gamin d'une famille de Juifs hongrois du Bronx, n'a prononcé une telle ignominie.

Où se trouve la vérité ?

Finalement peu importe, la légende a tranché.

Dans notre mémoire collective, l'étreinte de Marilyn prend à tout jamais des accents de soufre et de mort.

2. Amalgame

L'automne 2003 avait des relents de vendetta.

TF1 se préparait à diffuser *L'Affaire Dominici* avec Michel Serrault dans le rôle-titre. Le film, réalisé par le talentueux Pierre Boutron, était adapté de mon livre, *Dominici non coupable, les assassins retrouvés*, publié chez Flammarion six ans plus tôt. Qui, comme tout bon éditeur, avait décidé de prendre la vague et de distribuer à nouveau l'ouvrage.

Véritable hasard de calendrier, je m'apprêtais au même moment à défendre *JFK, le dernier témoin*, mon second opus consacré à l'assassinat du président américain. Une publication accompagnée d'un documentaire diffusé sur Canal Plus¹.

Un film en deux parties sur la première chaîne du pays, un documentaire soutenu par la couverture de *Paris-Match* et deux livres dans les rayons des librairies.

La coupe était pleine, les dés jetés et... les couteaux tirés.

*

Un jour, peut-être, les historiens se pencheront à nouveau sur *Les Tabous de l'Histoire* chers à Marc Ferro². Tels des

1. *JFK, autopsie d'un crime*. Réalisé par Bernard Nicolas et William Reymond.

2. *Les Tabous de l'Histoire*, Marc Ferro, Nil Éditions, 2002.

archéologues, ils partiront à la recherche du temps X, ce moment où la notion de complot est devenue, pour certains donneurs de leçons, synonyme de folie. Une insulte bien pratique car limitant, censurant d'avance, le cadre de l'investigation. Oubliés Jules César, Abraham Lincoln ou Salvador Allende, responsables politiques assassinés grâce à la collusion de divers opposants. Voir dans un meurtre de chef d'État la collusion d'intérêts bien compris, la main d'hommes peu recommandables, serait, aux yeux de ces contempteurs bien assis derrière leur bureau, virer à la paranoïa.

Pourquoi ?

Parce qu'aujourd'hui, le complot est devenu une chose difforme et dégoûtante où s'accouplent les Martiens de l'Area 51, les tueurs des Services britanniques pourchassant Lady Di et des tours qui s'effondrent afin de justifier les appétits pétroliers de l'administration Bush. Un mot qui recouvre tout d'un même opprobre, le farfelu comme le sérieux. À quoi cela tient-il ?

Aux tours justement... Avec l'attentat contre le Pentagone, elles jouent une part essentielle dans le rejet de la notion même de complot. Et la date clé n'est pas le 11 septembre 2001, mais le 16 mars 2002. Car ce soir-là, sous le regard médusé des humoristes Bruno Solo et Yvan Le Bolloch, Thierry Meyssan s'invitait chez Thierry Ardisson. Le service public français offrait en effet son antenne à *L'Effroyable Imposture*¹ et, sans vraiment s'en douter, ouvrait la boîte de Pandore. En début d'émission, Meyssan officiait. À l'entendre, aucun avion ne s'était écrasé sur le Pentagone. L'explosion, fruit d'un complot politique intérieur, aurait été en réalité générée par un camion chargé d'explosifs². Et ce n'était pas tout. Selon lui, « les tours jumelles, que l'on croyait être une cible civile, cachaient une cible militaire secrète. Peut-être que des milliers

1. *L'Effroyable Imposture*, Thierry Meyssan, Carnot, 2002.

2. Dans la suite à son premier ouvrage, *Pentagate*, Thierry Meyssan change d'avis. Il s'agit désormais d'un missile qui est venu s'abattre sur le quartier général des forces américaines.

Marilyn, le dernier secret

de personnes ont péri parce qu'elles servaient à leur insu de bouclier humain.¹ »

Un an plus tard, l'effet Meyssan ne s'était pas amenuisé. Et le doublé Dominici-Kennedy parut à beaucoup une invitation à réagir qu'il était impossible d'ignorer. Ce fut un tir de barrage contre ces deux enquêtes, où mauvaise foi et légèreté ne manquèrent pas

*

Avec le recul, j'ai plutôt apprécié de naviguer au milieu de l'orage. Les plus cyniques diront que la polémique fait vendre. Ils n'ont pas tort. Mais surtout, elle permet de compter ses amis. De faire le tri.

Et, incidemment, de se lancer dans le plus improbable des sujets : les dernières heures de Marilyn Monroe.

1. *L'Effroyable Imposture, op. cit.*

3. Boussole

La tirade se voulait assassine. Jacques Chapus n'avait guère apprécié ma contribution à l'affaire Dominici. Peut-être parce que j'avais réussi à prouver que, correspondant pour *France-Soir* en 1952, il avait créé un faux devenu ensuite la pièce essentielle de l'enquête¹. Quoi qu'il en soit, en pleine expédition punitive, de plateaux télé en studios radio, ce journaliste retraité avait lâché quelque chose comme : « Dominici. Kennedy. Et pourquoi pas, demain, Marilyn Monroe ! »

Pourquoi pas ?

La progression était somme toute logique. Elle me renvoyait même au 26 octobre 1998 quand, ce soir-là, le service public – encore ! – se penchait sur la mort de l'actrice. Dans *D'un monde à l'autre*, Paul Amar recevait Don Wolfe. L'Américain venait de publier chez Albin Michel un livre explosif consacré aux dernières heures de la star². Le programme de l'émission était donc alléchant : « Marilyn Monroe : assassinat ou suicide ? À l'occasion de la sortie du livre de Don Wolfe qui a mené une enquête pendant près de dix ans sur la mort de

1. Il s'agit du prétendu journal intime d'Elizabeth Drummond, la jeune victime du triple meurtre de Lurs. In *Dominici non coupable, les assassins retrouvés*, William Reymond, Flammarion, 1997.

2. *Marilyn Monroe : enquête sur un assassinat*, Don Wolfe, Albin Michel, 1998.

Marilyn Monroe. Don Wolfe présente sa thèse qui accuse la Mafia et le clan Kennedy de la mort de la star¹. »

Je n'avais pas lu l'ouvrage de Wolfe. La couverture médiatique importante obtenue à sa sortie avait suffi à satisfaire une curiosité limitée. Pour faire simple, l'auteur accusait Bobby Kennedy, frère du président et Attorney General² des États-Unis, d'avoir ordonné l'assassinat de Marilyn Monroe. Non seulement Wolfe racontait les dernières heures de l'actrice, mais encore il dévoilait une impressionnante manipulation au sommet du pouvoir afin d'empêcher l'éclosion de la vérité.

Sur le plateau d'Amar, Wolfe, en gentleman posé, se montrait plus que convaincant. À l'entendre énumérer ses preuves et ses nouveaux témoins, la démonstration semblait pouvoir tenir la route.

Minuit approchait, les yeux d'Amar brillaient et France 2 venait donc de répondre : Marilyn Monroe avait été assassinée.

*

Lors de la sortie du livre de Don Wolfe, sans qu'une quelconque coordination entre les deux maisons d'édition ait été organisée, je publiais moi-même ma première enquête sur les événements du 22 novembre 1963. Et, de fait, comme ils l'avaient déjà été prétendument en 1962, JFK et Marilyn se retrouvaient liés.

Aussi était-il difficile de résister à la tentation de tracer des correspondances entre les deux destins tragiques. Forcément, on me demanda mon avis sur les révélations de Wolfe.

Ma position était simple. Je n'avais jamais été séduit par l'icône Kennedy. L'homme, comme le président, avait des qualités remarquables. Mais aussi des défauts à la hauteur de

1. <http://www.humanite.fr/FRANCE-2,427059>.

2. Robert F. Kennedy était l'équivalent américain de notre ministre de la Justice.

Annexes